

ADIEU MISTRAL

René GARAGNON a été élève puis professeur au lycée devenu collège Frédéric MISTRAL qui a occupé l'ancien couvent des Récollets dès 1907, sans oublier qu'il a été aussi Hôpital auxiliaire n° 47 durant la Première Guerre mondiale ; nous y reviendrons.

Après les publications antérieures diffusées dans nos bulletins et avant le transfert du collège au bord du Rhône prévu pour 2010, il évoque avec passion mais aussi avec nostalgie une autre facette de l'histoire de cet établissement appelé familièrement « le Bahut » par tous les élèves qui ont défilé dans ses murs et ses locaux.

La page se tourne et nombreux encore sont les anciens se souvenant de leurs professeurs et de leurs collègues ainsi que des photos de classe au cours des années que nous publierons au fil des prochains numéros, pour savoir qui connaît ou se reconnaît ! Encore merci, René et lisons :

Suite à une délibération du conseil municipal d'Arles, le nouveau collège Frédéric Mistral sera construit au bord du Rhône entre la gare et la place Lamartine.

Nous voudrions dans cet article faire revivre ce vieux collège du boulevard Émile Combes qui va disparaître. Nous en avons déjà parlé dans le bulletin des AVA (numéros 30 à 35). M. AUDEMA avait également fait trois articles fort intéressants sur cet établissement (numéros 52, 53 et 54). Mais il y a encore beaucoup de choses à dire qui intéresseront, nous l'espérons, un certain nombre de lecteurs et en particulier des anciens élèves.

En ce qui nous concerne, nous y avons passé trente-quatre ans, huit en tant qu'élève et vingt-six en tant que professeur. Nous y avons connu huit principaux et six surveillants généraux. Autant dire que c'est un lieu qui nous est particulièrement cher. Il ne nous reste plus qu'à laisser parler notre cœur et faire appel à nos souvenirs.

LES SOUVENIRS DE L'ÉLÈVE

La rentrée dans l'ancien couvent des Carmélites eut lieu le 1^{er} octobre 1907. L'effectif était alors de 76 élèves. En 1908, cinq élèves furent passés au baccalauréat. Quatre furent reçus. Ce qui fait 80% de réussite comme aujourd'hui mais le niveau d'il y a cent ans était beaucoup plus élevé que de nos jours. Cette année, vous avez pu lire

qu'un candidat a été reçu avec onze sur vingt à l'épreuve de dissertation française alors que sa copie comptait deux cent six fautes d'orthographe !

Quand j'entrai au collège en 1941, il y avait 207 élèves. Le principal s'appelait M. GIOVACCHINI. Il y avait deux surveillants généraux, M. FERRAND et M. COSTE, l'un pour l'internat, l'autre pour l'externat. Le principal venait en classe lire les notes des compositions trimestrielles et, tel Charlemagne, fustigeait les élèves ayant de mauvais résultats et louait les forts en thème latin ou en version anglaise. L'année scolaire commençait le 1^{er} octobre et se terminait le 13 juillet. L'entrée se trouvait rue d'Alembert. Il y avait trois heures de cours le matin (de 8 à 11 h), entrecoupées de deux brèves récréations, et deux heures l'après-midi (de 14 à 16 h). Le concierge, M. BARBEZIER, passait dans les classes pour relever les noms des absents. Il sonnait aussi la cloche qui rythmait la vie scolaire.

La salle de permanence, que nous appelions l'étude (« la salle d'études aux pupitres noirs » dont parle Verlaine), se trouvait au rez-de-chaussée près du bureau de M. FERRAND. Elle servait aussi de salle d'études pour les pensionnaires en blouse grise qui disposaient de casiers individuels fermés à clé. Lorsqu'un interne ouvrait son casier pour prendre un livre ou un cahier, des effluves odorants s'échappaient. Beaucoup d'élèves étaient des Camarguais et de nombreux parents avaient, le dimanche soir, chargé leurs enfants de saucissons ou de poutargue camarguaise pour compenser le maigre ordinaire des années de guerre. Il était d'ailleurs si maigre qu'en 1942 les élèves firent la grève de la faim.

Le préau était réservé — sauf les jours de pluie — aux professeurs qui, pendant les récréations, allaient et venaient. La cour était ombragée de marronniers. Le garage à vélos se trouvait entre la maison du principal et le grand portail donnant sur la rue Condorcet.

Des noms de professeurs surgissent dans ma mémoire :

- Augustin TRONCARD : il fit toute sa carrière au collège Frédéric Mistral comme professeur de lettres classiques en rhétorique (c'est ainsi que l'on appelait la classe de première). C'était aussi un ardent félibre. Il avait connu Frédéric Mistral. Il faisait également des conférences à l'Académie d'Arles dont il était le secrétaire général adjoint. Il publiera en 1954 une tragédie classique en cinq actes et en vers « *Ariane d'Arausio* » dont l'action se déroule à Arausio (Orange) sous l'empereur Vespasien.

- Georges FARGEIX, venu d'Auvergne, fils d'instituteurs. Il enseigna le latin dans les petites classes de 1937 à 1956. Nous entrions dans sa classe en disant « *Ave, magister, discipuli te salutant* » et il répondait invariablement « *Tibi gratias ago, nunc sede et laboremus* ». Pendant la guerre, il fut un des piliers de la Résistance arlésienne. Affilié au F.N. et au M.U.R., il était responsable de l'organisation de la résistance à la gare et chargé d'un service de renseignements en liaison avec le 2^e bureau.

Mais tout cela, nous ne l'avons su que bien plus tard. J'ai continué à correspondre avec lui bien après sa retraite et dans sa dernière lettre, il nie déclarait : « *J'aimais mon métier et mes élèves et je crois qu'ils me le rendaient bien* ».

- M. GAL, professeur de mathématiques. Vêtu d'un strict costume gris anthracite, il officiait devant le tableau, une règle à la main, tel Toscanini au pupitre en train de diriger l'orchestre philharmonique de New York. En revoyant de temps en temps un des chefs-d'œuvre de Pagnol, *Merlusse*, qui raconte l'histoire d'un professeur grand blessé de guerre, je repense à M. GAL qui, lui aussi, avait terriblement souffert sur le front de la Somme où il avait été gazé.

- M. PONS, professeur de sciences physiques, surnommé « Petit Père » avait son laboratoire au rez-de-chaussée. Il habitait, comme M. GAL et M. ARRIGHI, le quartier Chabourlet. M. PONS avait été conseiller municipal dans la municipalité Privat. Je le revois encore lors d'une réunion dans l'école primaire du Trébon à propos de la construction de l'usine d'incinération d'Arles. Il avait pris la parole pour évoquer les dangers d'implanter une telle usine au nord de la ville. Les Amis du Vieil Arles étaient présents également lors de cette réunion, dénonçant eux aussi les dangers d'une telle construction au nord de la ville.

- M. ARRIGHI, originaire de Manosque, enseignait au premier étage la philosophie. Toujours impeccablement habillé, il présidait chaque année le bal du collège qui avait lieu à la salle des fêtes.

- M. REBOUL, notre jeune professeur d'italien, qui avait remplacé Mlle JOSSIER et M. SAINT-ÉTIENNE, nous fit découvrir la *Divine Comédie*, « *ce poème sacré auquel Ciel et Terre ont mis leurs mains* » (c'est la définition de Dante lui-même).

- L'éducation physique était le domaine de M. GILLARDEAUX. Pour faire la « gym » il fallait absolument un short que l'on appelait encore un « flottant ». Il était intraitable à ce sujet. Il fallait un flottant,

même, disait-il, « taillé dans un pantalon de votre grand-mère ». Après sa retraite, il s'installa dans une ville d'eau savoyarde où il monta ce que nous appelons aujourd'hui un centre de remise en forme. Ce centre eut une telle renommée qu'il compta l'Agha Khan parmi ses clients.

Lors de la grande fête du sport (Le Serment de l'Athlète) le 17 mai 1942 dans les arènes d'Arles, il organisa de main de maître les jeux sportifs des enfants (nous en reparlerons dans un ouvrage en préparation : « *La Vie Quotidienne à Arles pendant la Deuxième Guerre mondiale* »).

— Il y avait aussi notre professeur de lettres classiques, M. GRIFFEUILLE, qui laissa un si grand souvenir parmi ses élèves. Né à Saint-Gilles en 1910 (mais appartenant à une vieille famille d'Arlésiens, consuls entre autres), il fit Khâgne à Paris mais, à la mort de son père, il fut obligé de regagner le Midi et il prépara ses diplômes de lettres classiques à la faculté des lettres d'Aix. Son premier poste fut Sillé-le-Guillaume, dans le Maine, puis Verneuil-sur-Avre en Normandie où, disait-il, « les gens lisaient beaucoup ».

À Arles, il habitait chez son collègue Yvan Audouard, rue Diderot. C'est grâce à M. GRIFFEUILLE, surnommé « Bisos » par ses élèves, que nous avons pu découvrir, admirer et aimer les chefs-d'œuvre de la littérature classique, des sonnets de du Bellay à Britannicus, de Tartuffe à Madame Bovary sans oublier Ronsard, Bossuet, Vigny, Chateaubriand, Maurras et Proust. Quand nous faisions une faute de français, il employait une expression tout à fait particulière : « c'est du français de Cabassolle », disait-il. Je n'ai eu l'explication que bien plus tard, grâce à sa fille. Il allait souvent au mas de Valériolle, en Camargue, qui appartenait à son père, et Cabassolle est tout près de là.

M. GRIFFEUILLE mourut en 1950 (il avait quarante ans). Dans son portefeuille, on trouva ce passage de Proust : « *Mort, il continue à nous éclairer comme ces étoiles mortes dont la lumière après tant d'années nous réchauffe encore.* »

—Le professeur d'histoire-géographie était M. LADRET, très aimé des élèves. Il habitait tout près du collège, boulevard des Alyscamps. Son suicide en 1955 nous causa un grand chagrin.

—J'ai oublié le nom du surveillant que nous avons baptisé Charlot à cause de son chapeau. Notre aumônier était le chanoine Gabriel FARE (décédé en 1974) dont l'œuvre littéraire (*Li Conte de moun Cure*) et musicale (*Cantiques et chants provençaux*) est très importante.

- Quant à Robert LAFONT, professeur de lettres classiques, il fut le créateur de la chaire de langue provençale (deux heures par semaine). Poète, romancier, grammairien, critique littéraire, il fut aussi le porte-drapeau de l'Occitanie. On le vit défendre fougueusement le plateau du Larzac. Adversaire du Félibrige qu'il considérait comme passéiste, fermé et rétrograde, il plaida pour la langue occitane de Bordeaux à Grenoble. Son livre « *Mistral ou l'illusion* » fit couler beaucoup d'encre.

Comme professeur de provençal, il fut remplacé par M. REBOUL puis par M. ROUGIER, directeur d'école honoraire.

Parlons maintenant de la vie scolaire rythmée par les événements ponctuels. Un photographe de la maison Tourte et Petitin de Paris venait nous prendre en photo. Le Docteur BERAUD procédait aux séances de vaccination. Le Docteur Paul DAUPHIN, rédacteur des « *Annales antialcooliques* », faisait, chaque année, une communication sur les dangers de l'alcool. Il n'était pas le premier. Au début du siècle, M. TAILLEFER qui était, si je me souviens bien, inspecteur primaire de l'arrondissement d'Arles, faisait aussi des conférences sur les méfaits de l'alcool en France où le nombre des débits de boisson était passé de 36 000 en 1880 à 433 000 en 1900.

Nous fétions la Saint-Charlemagne, patron des écoliers et à cette occasion, Marie, la cuisinière, se surpassait. Chaque année, il y avait aussi la fête du collège au Théâtre Antique et bien sûr, la distribution des prix au théâtre municipal. Sur la scène, les professeurs en toge côtoyaient les personnalités de la ville et du département, assises dans des fauteuils de velours rouge. La cérémonie était présidée par M. CALMENT, président de l'Association des anciens élèves ou par M. PASQUET, sénateur des Bouches-du-Rhône, ou par M. Fernand BESSIER (né à Arles en 1856), bibliothécaire au ministère de l'Instruction publique.

Un professeur de l'établissement était chargé de faire le discours. M. LOURDIN raconta la réception fastueuse de Louis XIII à Arles. M. GILLARDEAUX évoqua les Jeux olympiques et M. BROTTTE, professeur d'histoire, décrivit une promenade à pied dans le vieil Arles.

Il faudrait aussi dire un mot à propos des journaux du collège, car les élèves publiaient des journaux qui avaient un grand succès. Le « *Coup de Mistral* » par exemple verra le jour en 1938 grâce à M. GILLARDEAUX, répétiteur puis professeur adjoint. C'était le fils de notre professeur de gym. Le journal durera un an puis reparaitra en 1945. M. GILLARDEAUX fils était un très bon dessinateur et ses dessins sur l'actualité, parus dans le quotidien « *La Marseillaise* », étaient affichés à la permanence du journal qui se trouvait à côté de la librairie de Mme Battut sur les Lices.

Il y eut aussi un autre journal, « *Les Échos de la 23* », du nom de la salle 23 qui donnait sur le rez-de-chaussée. Il était rédigé par les élèves de troisième.

Les salles de classe telles que nous les avons connues avaient un aspect quelque peu austère et rébarbatif. Seules quelques cartes de géographie de Vidal de la Blache (un Languedocien né à Pézenas en 1845) décoraient les murs. En classe de latin, il y avait aussi, accrochés aux murs, des dessins faits par les élèves en rapport avec des citations latines : *Cave Canem*, *Alea jacta est*, *Panem et circenses*, *Sol lucet omnibus*, *Vae victis...* Les bancs à deux places en bois massif avaient un pupitre incliné que l'on pouvait soulever pour y glisser des livres : le Malet et Isaac — d'une impartialité scrupuleuse — pour les cours d'histoire, le livre d'anglais de M. Carpentier et Mme Fialip, le Barincou et Camugli pour les cours d'italien, le Chevalier et Audiat pour le français.

La vie scolaire se déroulait sans heurts. Les chahuts étaient fort rares. C'est Vigo qui, en sortant en 1933 son film « *Zéro de conduite* » — film fort médiocre d'ailleurs — laissa croire que c'était le lot de tous les collèges et lycées de France. Il arrivait certes que des notes lamentables ou un écart de conduite se traduisent par la retenue du jeudi ou même du dimanche. La « consigne » du dimanche était d'ailleurs fort agréable. Avec le pion de service, on allait à pied jusqu'au plateau de Fourchon en empruntant le boulevard des Alyscamps et la rue Émile Zola. On n'était pas seul heureusement, la pionne du collège de jeunes filles était là elle aussi avec les « demoiselles » en retenue. Et des oeillades, même de loin, étaient ma foi fort sympathiques. Pour les cas graves, destruction du cahier de « colles » par exemple, on passait en conseil de discipline qui débouchait parfois sur l'exclusion temporaire ou même définitive. Beaucoup d'exclus prenaient alors la direction de Nîmes où le collège privé de l'Assomption devint l'exutoire des mutins et meneurs du collège d'Arles.

Parlons maintenant des années de guerre. La guerre était présente au milieu de nous. Paul FERRANT, maître ouvrier à l'école primaire supérieure annexée au collège, fut tué le 20 mai 1940 lors de l'offensive allemande sur la Somme. Certains de nos camarades avaient perdu leur père lorsque le front français fut enfoncé de la Somme à l'Aisne. D'autres avaient leur père prisonnier dans un stalag.

Le nouveau régime, l'État français, permit à certains de prendre position. Un surveillant général portait épinglée sur sa veste la francisque du gouvernement de Vichy. D'autres choisirent la Résistance : Georges FARGEIX par exemple (son nom dans le mouvement clandestin

était Charpentier) ou Arnel FERRAND (nom de code : Serrurier). Deux professeurs juifs furent révoqués : Marcel LOURDIN, professeur de lettres à l'E.P.S. et Paul BIASSE, professeur d'histoire.

Je me souviens que nous avions dans notre classe deux élèves juifs, BIRMANN et SCHLOMOVITZ. Leurs familles avaient trouvé refuge en zone sud lorsque la France fut coupée en deux. Puis, lorsque les Allemands occupèrent la zone libre le 11 novembre 1942, on ne les revit plus. Avaient-ils pu trouver un autre refuge ? C'est la question que l'on se posa souvent.

Le bombardement du 25 juin 1944 provoqua des dégâts dans l'établissement. Lorsque la sirène retentissait, les élèves prenaient la direction des Arènes et se réfugiaient, comme les habitants du quartier, dans les souterrains. Une élève du collège, Camille MAGNONI, après avoir pris une part active aux travaux de déblaiement, se porta volontaire pour le déminage.

En 1945, le collège servit de cantonnement aux troupes américaines ayant participé au débarquement de Provence. Il fut donc transféré le 1^{er} octobre 1945 au collège de jeunes filles, rue Ampère. Quatre élèves tombèrent au champ d'honneur (MASSIAUX, ESCARIGUELA, BONNAFOUX et MELOT) : deux au cours de la très dure campagne d'Alsace, un au maquis du Dauphiné et un au maquis du Puy de Dôme.

On ne saurait clore ce chapitre sans parler des assistants d'anglais du collège. Grâce à la diligence et à la compréhension des chefs d'établissement, nous eûmes, dès la fin de la guerre, des assistants d'anglais qui avaient une passion commune : la peinture.

Le premier assistant nommé à Mistral était fou de peinture. Il avait demandé Arles car c'était la ville où avaient vécu VAN GOGH et GAUGUIN. C'était la ville dont avaient parlé LAUTREC et DEGAS. Il s'appelait Thomas POMFRET. Très vite, les élèves le baptisèrent « Pomme frite ». Le visage rubicond, avec des favoris sur les pommettes, il ne passait pas inaperçu.

C'était un dessinateur de très grand talent. Il illustra un livre qui eut un succès phénoménal en Angleterre, « *A Pattern of islands* » (Poussières d'îles), publié à Londres en 1952. L'auteur, Arthur GRIMBLE (plus tard anobli par la Reine) avait été haut-commissaire de Sa Majesté dans les îles Gilbert et Ellis dispersées de part et d'autre de l'équateur dans l'Océan Pacifique.

C'était, comme le déclarait l'auteur — que j'ai eu la chance de connaître puisqu'il avait loué une maison à Pont de Crau, chemin de Margailan — « *le coin le plus éloigné de l'Empire britannique, trente atolls minuscules peuplés de pêcheurs polynésiens* ».

Nous eûmes ensuite Timothy GIBBS — famille célèbre pour son dentifrice — qui avait lui aussi un sacré coup de crayon. David MORRIS, lui, faisait uniquement de la peinture à l'huile. Il allait souvent peindre sur la place du Forum ou, grâce à un vieux vélo, sur la route de la Coste Basse. Un de ses tableaux se trouve à la Royal Academy de Londres. N'oublions pas également Michèle HOLDEN-POOLE qui s'occupe aujourd'hui d'une galerie d'art à Londres.

Bien qu'elles correspondent à une période extrêmement troublée de notre histoire, ces huit années de collège ont été, pour la plupart d'entre nous, des années mémorables. Certes cette vie a presque entièrement disparu. C'était un monde tout à fait différent de celui que connaissent aujourd'hui les collégiens. Mais quand nous rencontrons des camarades de classe, nous en parlons encore avec une joie intense, une émotion profonde et une grande nostalgie.

Aujourd'hui nos tâches quotidiennes nous obligent bien souvent à ne plus porter intérêt à ces souvenirs de collège qui datent de plus de soixante ans. Mais ne les laissons pas tomber dans l'oubli. Lorsque, dans le célèbre roman de James HILTON, Chipping (surnommé Chips par ses élèves), vieux professeur de latin, fait son discours d'adieu, c'est le message qu'il laisse à ses élèves réunis pour la dernière fois devant lui :

Haec olim meminisse juvabit
(Ces souvenirs feront un jour notre joie)

LES SOUVENIRS DU PROFESSEUR

J'ai été nommé professeur d'anglais au collège Mistral en octobre 1963. L'établissement avait beaucoup changé. Il était devenu lycée en 1961. L'école primaire supérieure (EPS) avait disparu. Il y avait désormais un seul établissement avec une section classique et une section moderne. Les classes primaires avaient été supprimées et les salles transformées en réfectoire. Une classe de Sciences expérimentales avait été créée en 1957. Les cuisines étaient installées dans l'ancien réfectoire. Enfin, un deuxième étage avait été construit le long du boulevard Émile Combes.

L'effectif allait croissant : 334 élèves en 1945, 582 en 1960, 966 en 1968. Les classes étaient surchargées. Ma seconde moderne, par exemple, comptait 42 élèves. Le rectorat offrit des classes préfabriquées : deux seront effectivement installées dans la cour. Mais le lycée préféra s'installer dans l'ancienne école de filles de la rue Portagnel.

Cette école, dont la dernière directrice s'appelait Mme GIANETTI, avait fermé ses portes. Les bâtiments remis en état par la municipalité devinrent l'annexe du lycée.

Dans le lycée même, des changements étaient intervenus. La salle des professeurs avait été restaurée (après avoir fait disparaître la magnifique bibliothèque des professeurs). Un CDI (centre de documentation et d'information) avait été créé ainsi qu'un laboratoire de technologie. Les vieux pupitres où étaient gravées des inscriptions souvent cocasses, quelquefois d'un goût douteux, avaient été remplacés par un mobilier « fonctionnel ».

Au cours des années 60, l'établissement compta nombre de très bons élèves qui feront par la suite de brillantes carrières dans des « disciplines » fort différentes d'ailleurs.

José CORDOBA obtint en 1967 le 2^e prix de philosophie au Concours général des lycées (son professeur était M. ARRIGHI). Admis à l'École polytechnique en 1970, il s'orienta ensuite vers la « gestion ». Robert BARATE, dont les parents étaient instituteurs à Arles, obtint le 3^e prix de physique au Concours général (son professeur était M. BOURGUET). Admis à l'École normale supérieure de Saint-Cloud, il passa l'agrégation puis le doctorat de sciences physiques. Il se spécialisa ensuite dans la recherche, effectuée d'abord à Stamford (Californie) puis au C.E.R.N. (Centre européen de la recherche nucléaire), à Genève, où il se trouve actuellement.

Christian LACROIX, que j'avais en quatrième classique en 1964-1965, voulait devenir conservateur des musées. Il lança en 1987 sa maison de couture. N'oublions pas également qu'il habillera des TGV, des cinémas, des tramways, des hôtesses de l'air d'Air France et créera des costumes pour le théâtre et l'opéra (*Roméo et Juliette, Les Noces de Figaro*). J'ai toute une correspondance échangée avec LACROIX à propos du vieil Arles et du patrimoine arlésien. Je la publierai peut-être un jour dans le bulletin.

Certains élèves s'orientèrent vers la politique : Henri GUAINO, qui habitait le quartier de l'Hauture, est aujourd'hui conseiller du Président de la République.

Dans le domaine sportif, et avec l'aide d'excellents « profs de gym » (Marcel ROUVIERE, Robert VOLFIN, BENSOUSSAN, JOULIÉ, LEMOINE et TOURENQ), trois élèves devinrent champions de France universitaires (ASSU et UFOLEP) : COUEDOU, FAGES et RICHAUD. Jean-Pierre COUEDOU, champion de France du lancement du disque, est aujourd'hui professeur d'EPS à l'Université d'Avignon. Daniel FAGES, également champion de France du

disque, est aujourd'hui professeur d'EPS au collège de Colombey-les-deux-Églises. Quant à Vincent RICHAUD, champion de France au lancement du marteau, il est prof de gym à l'île de la Réunion.

Les événements de mai 1968 perturbèrent la vie du lycée. Les cours n'ayant pas lieu, tout se passa en discussions et réunions interminables qui débouchèrent sur la loi FAURE qui porta un coup terrible à la qualité de l'enseignement public.

Le lycée Montmajour ayant ouvert ses portes, Mistral devint CES (collège d'enseignement secondaire) en 1970. L'internat fut supprimé et les dortoirs furent transformés en salles de classe. À partir de 1970, de gros travaux d'entretien virent le jour : réfection des toitures, construction d'un transformateur et d'un escalier de secours. Une salle de musique fut installée et le laboratoire de technologie entièrement refait.

C'est en avril 1971 que j'ai évoqué pour la première fois devant mes élèves le patrimoine architectural arlésien. Une vieille chapelle, sur la route de Crau, avait été vandalisée peu de temps auparavant. On pouvait peut-être faire quelque chose. Il restait bien sûr à convaincre les élèves, mais si vous savez parler aux jeunes, ils sont capables de faire des miracles.

Je leur donnai quelques exemples où des collégiens et lycéens avaient, avec leur instituteur ou un de leurs professeurs, fait effectivement des miracles dans ce domaine. Le professeur d'anglais du lycée d'Apt avait sauvé avec ses élèves le château de Lacoste. Dix ans de travaux ! Dans le Sud-Ouest, des élèves et leur professeur avaient sauvé le château d'Auch. Sauvée également la villa romaine de Montmaurin grâce à un instituteur, Georges FOUET, et à ses élèves. Sauvé aussi le vieux Rouen grâce à un jeune et timide (mais aussi très tenace) professeur d'allemand qui s'appelait LAVALLÉE. Chaque fois les jeunes avaient été en première ligne sur les chantiers de fouilles ou de restauration.

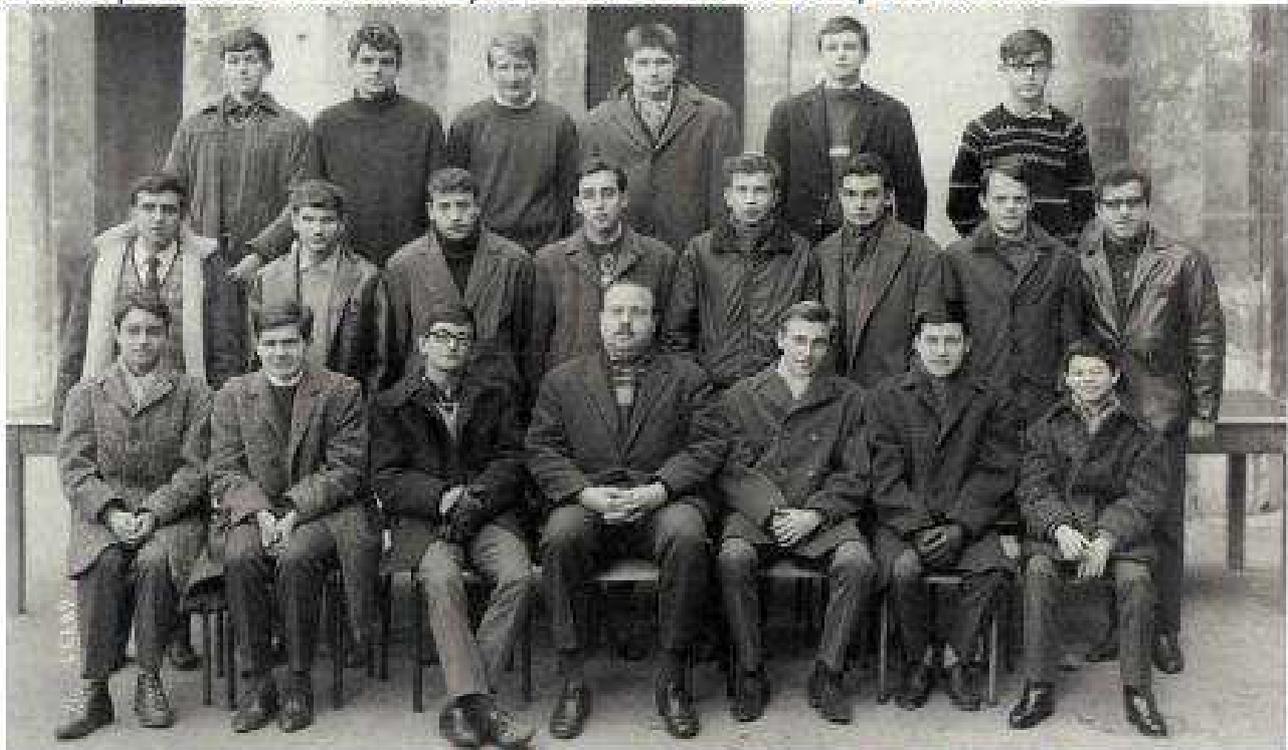
Les jeunes de Mistral comprirent le message. La section « Jeunes des Amis du Vieil Arles » fut créée en novembre 1971 et la chapelle restaurée au bout de dix huit mois. Les jeunes que certains traitèrent d'amateurs, de boy-scouts ou d'idéalistes étaient en fait, comme le déclara si bien Yvan CHRIST, « les nouveaux enfants du siècle qui prenaient les vandales à la gorge ». D'autres chantiers suivront : Saint-Blaise, Sainte-Luce, l'aqueduc de Barbegal, les niches au coin des rues... Inutile de revenir sur ces réalisations que vous connaissez tous.

Il y a quelques jours, je suis revenu voir ce vieux « bahut ». Après la loge du concierge, les plaques à la mémoire des anciens élèves décédés au cours des divers conflits sont toujours là. Il y a quarante-six noms. Un concerne la guerre de Crimée (Général de JONQUIERES), un concerne la campagne du Mexique (Capitaine VÉRAN, tué à la bataille de San Pedro), deux évoquent la guerre franco-prussienne de 1870-1871 (Roger MARTIN et Louis GIBERT) et trente-quatre évoquent la Grande Guerre auxquels on a ajouté le docteur FANTON, mort pendant l'épidémie de choléra de 1884.

Dans la cour, les marronniers sont toujours là mais l'un deux, mort de vieillesse, a été remplacé par un micocoulier. La cloche qui rythmait la vie scolaire a été dérobée lors de travaux récents.

Les deux galeries du cloître, où médita Isabelet, sont aujourd'hui protégées des pigeons par de grands filets. Je m'avance sous la galerie le long de la rue d'Alembert et regarde à travers les salles du réfectoire qui viennent d'être repeintes. Une image, d'abord floue, apparaît peu à peu. C'est celle de mon collègue et ami Roger DAUMAS en train de faire un discours pour le départ à la retraite de quatre collègues. C'était en mars 1989 et je faisais partie des heureux retraités.

Roger DAUMAS avait été élève dans ce vieil établissement de la sixième à la terminale. Après son CAPES de lettres classiques, il fut nommé au lycée d'Aubenas. Il n'y resta que deux ans. Arles lui manquait. En septembre 1962, il fut nommé à Mistral où il resta jusqu'à son départ à la retraite en juin 1997 : trente-cinq ans donc.



Lycée Frédéric MISTRAL - ARLES - Année scolaire 1964-1965

Passionné de football, de ping-pong, de course camarguaise et de boules, il fut dans cette dernière discipline un grand champion. La liste de tous les trophées qu'il obtint est impressionnante depuis la demi-finale du championnat du Sud-Est juniors à la demi-finale du concours des vétérans en 1999.

Je le revois à travers la vitre en train de prononcer son discours. Un discours loin du style académique d'antan, mais néanmoins d'une très grande qualité, où les citations littéraires — de Montaigne à Juvenal et de Pasteur à Duhamel — fleurissaient au fil de son allocution.

Roger DAUMAS, disparu l'année dernière, était un collègue et un ami très cher. C'était aussi le Magister, le Maître, le bon maître dont parlait Daniel PENNAC dans son livre « Chagrin d'école » (Prix Renaudot 2007) : « *Au lieu de recueillir et de publier les perles des cancre qui réjouissent tant de salles de professeurs, on devrait écrire une anthologie des bons maîtres* ».

René GARAGNON

VIENT DE PARAÎTRE

(DU CÔTÉ DE LA RUE DU COMMANDANT MAIGRE)

À propos de la réédition récente du livre de notre fidèle correspondant Michel GAY sur José d'ARBAUD et Léo LELÉE, dont vous trouverez les références en page volante intérieure, René GARAGNON évoque, dans ce quartier de Chabourlet où il habite, cette rue (où j'ai résidé autrefois) portant le nom de l'extraordinaire commandant de marine marchande arlésien MAIGRE, qui a aussi des accointances avec les AVA. Découvrons cette note de lecture présentée de manière si intéressante.

À deux pas des Lices et à proximité du boulevard Émile Zola, se trouve la rue du Commandant Maigre. Jules, Étienne MAIGRE (1816 — 1889) n'était pas, comme certains le croient, un officier en képi parti à l'assaut de hordes teutoniques lors de précédents conflits guerriers, mais un capitaine au long cours qui sauva plusieurs personnes tombées à la mer. Maigre était sauveteur. Nous avons déjà raconté ses exploits dans un article publié dans *le Provençal* il y a trente-sept ans.

Rappelons simplement que, pour ses hauts faits, il avait reçu la Légion d'honneur en 1852 ainsi que l'Ordre royal d'Isabelle la